

Helena

Du même auteur
chez le même éditeur

Les Loups à leur porte, roman, Rivages, 2015 ; rééd. Rivages
poche, 2016

Jérémy Fel

Helena

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages.fr

Collection dirigée par Émilie Colombani

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2018

À ma mère.

« *Toto, I've a feeling we are not in Kansas anymore.* »

Victor FLEMING, *The Wizard of Oz*

« *When the lambs is lost in the mountain, he said.
They is cry.
Sometime come the mother. Sometime the wolf.* »

Cormac MCCARTHY, *Blood Meridian*

« *And I see a darkness.
Did you know how much I love you ?
Is a hope that somehow you,
Can save me from this darkness.* »

Bonnie « Prince » BILLY

Agenouillé au-dessus de sa proie, Tommy respira à pleins poumons les odeurs métalliques de son nouveau royaume.

Sa tête tournait encore sous les effets de l'alcool. Il ferma les yeux et savoura le silence si particulier qui régnait entre les murs du vieil abattoir, pour un temps à l'abri de la fureur du monde, seulement concentré sur celle qui, confinée dans son propre corps, en jaillirait un jour et le laisserait enfin en paix.

Le chien gisait sur le flanc et poussait de petits gémissements, aussi aigus que les crissements de roues d'un vélo. Tommy passa sa main le long de sa mâchoire entrouverte, un souffle chaud lui enrobant la paume. Le chien lui lécha alors les doigts, comme pour le supplier de lui laisser la vie.

Tommy l'avait traîné jusque-là en laissant une longue marque visqueuse dans les hautes herbes. Ses propriétaires, les Lumley, possédaient une ferme à une vingtaine de kilomètres de sa maison, et ce gros malinois l'avait

souvent terrorisé quand il était plus jeune, montrant les crocs dès qu'il passait devant chez eux à scooter ou à vélo, seule sa chaîne l'empêchant de lui sauter à la gorge.

Mais ce matin il avait eu sa revanche en l'apercevant sur le bas-côté de la route. *Comme dans un rêve*. Il avait aussitôt appuyé sur l'accélérateur, pour le percuter à plus de quatre-vingts kilomètres/heure.

C'était le dixième animal qu'il rapportait depuis le début de l'été. Il avait commencé par des chats ou des lapins, puis avait capturé un chien errant aux alentours du vieux château d'eau en l'appâtant avec un morceau de viande. Il les lui fallait vivants, il avait passé l'âge de jouer avec les cadavres. C'était leur chaleur qu'il voulait leur voler, et savoir combien de souffrances ils pouvaient endurer, combien de sang s'écoulerait de leurs plaies avant que leur cœur ne s'arrête définitivement de battre.

Morts, ils lui appartenaient totalement. Morts, ils lui appartenaient tous.

L'électricité était coupée. Des pigeons rentraient parfois par un vasistas à la vitre brisée et se nichaient dans les renforcements du haut des murs, le bruit de leurs ailes résonnant dans le noir et leur faisant prendre, dans son esprit, la forme de gros insectes, prêts à fondre sur lui.

C'était dans cet endroit que les équarrisseurs dépeçaient les chevaux ou les porcs des fermes avoisinantes, jusqu'à ce qu'on construise un abattoir plus moderne aux environs de Topeka. Tommy voulait profiter de ce lieu avant qu'il ne soit détruit en début d'année suivante pour laisser place à des logements sociaux réservés à des familles pauvres de

la ville, en majorité noires, et qui viendraient les envahir, eux aussi. Mais il serait, s'il le fallait, là pour défendre leurs terres contre la racaille.

Plus jeune, on lui avait raconté qu'un des équarisseurs avait kidnappé des enfants de la région pour leur faire subir le même sort qu'aux bêtes. Cette histoire l'avait longtemps fasciné, beaucoup plus passionnante que les éternelles foutaises de vampires et de loups-garous qu'on se racontait habituellement autour des feux de camp. Et elle avait l'avantage de s'être déroulée juste à côté de chez lui, dans ce bâtiment grisâtre qu'il voyait se découper au loin quand il revenait du lycée. Il fantasmait alors sur ce qui pouvait s'y passer une fois que tout le monde dormait.

Une série de détonations se firent entendre à l'extérieur. Des coups de fusil.

Tommy jeta un regard vers l'entrée où l'on voyait, par-delà un espace juste assez large pour qu'il puisse s'y faufiler, les champs de blé déformés par des vaguelettes de chaleur. Il ne bougea plus et tendit l'oreille pour discerner quelque éclat de voix qui trahirait la présence d'étrangers dans les parages.

Une fois certain qu'il ne risquait rien, il sortit un couteau de son sac à dos et en caressa la lame avec l'index, ressentant l'envie soudaine, devant tant de netteté, de la lécher pour y laisser l'empreinte de sa salive.

Puis, ne parvenant plus à se contenir, il la pressa contre la gorge du chien, qu'il trancha d'un geste sec, le sang qui gicla de la blessure lui éclaboussant les cuisses.

Il ne s'était pas attendu à ce qu'il en sorte autant en une seule fois, comme s'il avait été concentré dans la partie

supérieure de l'animal. Tommy retira son T-shirt à l'effigie des *Royals* et le balança un peu plus loin, près de son jean et de ses baskets brunies par la terre. Il était maintenant entièrement nu. C'était ainsi qu'il se sentait le plus à l'aise pour mutiler la chair, et sa mère ne le laisserait plus jamais en paix si elle découvrait des taches de sang sur ses vêtements.

Tommy planta le couteau dans le flanc du chien et recommença aussitôt, encore et encore, accélérant le rythme des perforations, poussant des cris de joie en sentant les os rompre sous ses coups. Il ouvrit ensuite tout le bas de son ventre. Au contact du sang chaud qui en coulait, il fut gagné par une intense excitation, malgré la puanteur environnante, et regarda son sexe durcir entre ses jambes.

Et il pensa à Tessa Wilkins, cette fille qui l'obsédait depuis des semaines, puis il commença à se branler, alors que dans son esprit la lame de son couteau traçait des sillons blancs sur sa peau.

Sa queue tendue à lui faire mal, il accéléra le mouvement et plongea son autre main dans les entrailles du malinois, imaginant en fermant les yeux que c'était la chaleur de Tessa qu'il fouillait.

Il éjacula dans un spasme mais sans un cri, son sperme formant des îlots pâles qui surnagèrent un temps sur la flaque de viscères et de sang, avant de s'y mêler totalement.

Dans sa tête, un gros nuage noir avait crevé et déversé sa pluie. Rafraîchissant son âme, l'apaisant.

Tommy foula le carrelage de ses pieds nus et jeta ce qui restait du chien dans un sac-poubelle. Il l'enfourrait comme les autres dans un terrain broussailleux à une vingtaine de mètres de là.

Une lance à incendie était enroulée contre un mur. Il nettoya le sol et passa ensuite le jet sur lui pour faire disparaître les traces de sang qui avaient commencé à sécher sur ses cuisses, puis regarda, fasciné, le mélange s'écouler vers la grille de canalisation, se figurant des fleuves de cette matière tapisser les profondeurs de la terre.

Une fois sec, il se rhabilla, balança le sac à travers l'ouverture et s'y faufila à son tour, son corps plombé de soleil, ne sachant pas encore que, peu de temps après, il étreindrait enfin son premier grand amour.

HAYLEY

Hayley Hives mit un court instant avant de se rendre compte que les murs qui l'entouraient étaient ceux de sa chambre. Son réveil sonna à nouveau et elle le frappa pour l'éteindre. Il était 9 heures du matin. Elle avait le temps de rêvasser un peu. Ses valises étaient posées contre son armoire et il ne lui restait plus qu'à prendre une douche avant de partir.

La fenêtre sur sa droite était entrouverte, laissant entrer une légère odeur de glycine, ainsi que le bruit familier, en ce début du mois de juillet, des oiseaux perchés dans le pommier planté face à la maison, des cris des enfants du quartier qui s'amusaient à faire rebondir un ballon de basket sur le bitume de la rue.

Hayley étira les bras en bâillant et replia sa jambe, à moitié recouverte par sa couette. Et elle pensa à Neil, saisit son iPhone posé sur sa table de nuit, constata avec amertume qu'il n'avait pas essayé de l'appeler, ne lui avait laissé aucun message. Son attitude de la veille ne l'avait visiblement pas empêché de dormir. Elle, par contre, avait dû

se forcer à prendre des cachets et passer le reste de la nuit à faire des rêves agités. Elle se souvenait de l'un d'eux en particulier, où elle était prisonnière à l'intérieur d'un cube mou et entièrement noir flottant à un mètre du sol. Tous les autres convives se tenaient autour et se moquaient d'elle sans qu'elle puisse les voir, leurs rires mêlés aux halètements de Neil et aux grincements des ressorts du lit où il continuait à l'humilier.

La jeune femme grimaça tout en se massant les tempes.

Pourquoi avait-elle autant bu ?

Si elle s'était écoutée, elle se serait recouchée pour dormir toute la journée. Ainsi le temps serait passé plus vite. Elle n'aurait plus pensé à rien.

Plus à lui.

Mais elle devait se forcer à se lever. Elle n'avait pas le choix.

Dans trois semaines, Hayley comptait participer au *World Junior Girls Championship* à Dallas, tournoi lors duquel s'affrontaient des joueuses de golf amateurs de nombreuses nationalités. Elle partait dès ce matin chez sa tante Olivia, qui vivait près de St. Joseph, Missouri. Olivia était voisine et amie de George Kingsbury, un des plus grands joueurs américains des années soixante-dix. Il possédait un terrain de golf appartenant à sa propriété et lui avait proposé d'y terminer son entraînement, ce qui pour Hayley représentait une chance inestimable.

Une victoire dans ce genre de tournoi était la première grande étape sur la voie de la professionnalisation et des contrats à plusieurs centaines de milliers de dollars.

Pourtant, la veille encore, elle hésitait à partir, afin de rester là avec Neil.

Sombre idiotie.

Le caddie contenant ses clubs de golf était posé contre le mur, la lumière du soleil matinal en faisant briller les fers. Ils appartenaient à sa mère. C'était avec ceux-là qu'elle comptait gagner. Comme une revanche sur la vie qui lui avait été arrachée.

Hayley marcha par inadvertance sur une bougie laissée sur la moquette. Elle pensait les avoir toutes enlevées avant de se coucher, ainsi que cette décoration niaise à mourir qu'elle avait préparée pour lui, dans l'espoir que le moment qu'ils passeraient ensemble soit le plus parfait possible.

De rage, elle avait tout jeté dans un sac-poubelle qui traînait près de sa porte. Elle se méprisait d'avoir été aussi naïve.

D'abord, elle n'avait pas voulu se rendre à la soirée organisée par sa meilleure amie, Lindsay, mais rester tranquillement chez elle à préparer ses affaires, et surtout la nuit qu'elle était censée passer avec Neil. Lui devait juste y faire un saut et la rejoindre une fois que tout serait prêt. Mais Lindsay avait tellement insisté au téléphone qu'elle avait consenti à passer elle aussi. Elle n'avait pas prévenu Neil, voulant lui faire la surprise, et avait enfilé la robe qu'il préférait, une Dolce & Gabbana dorée, la même que Jennifer Lawrence avait portée lors de l'avant-première de son dernier film.

La maison était déjà bondée quand elle était arrivée, toutes les pièces du rez-de-chaussée plongées dans une atmosphère festive et enfumée. Hayley avait vite rejoint Lindsay et elles avaient partagé un mojito et des rails de coke avant qu'elle ne commence à s'impatienter à force

de chercher Neil du regard. Lindsay lui avait appris qu'il était arrivé en début de soirée mais qu'elle ne l'avait plus revu par la suite. Un peu inquiète, Hayley l'avait cherché partout dans cette maison devenue labyrinthe, saluant au passage les gens qu'elle connaissait, captant parfois certains regards insistants et rembarant les jeunes loups qui l'abordaient plus franchement.

Elle l'avait enfin trouvé dans une des chambres d'amis du deuxième étage, couché à demi nu sur Sydney Bose.

Ahurie, Hayley n'avait su quoi faire, pendant qu'eux s'étaient rhabillés en hâte.

Elle s'était ensuite enfermée dans les toilettes de l'étage, sourde aux demandes de Neil de lui ouvrir. Elle y était restée une heure entière, agenouillée sur le sol, vomissant de temps en temps dans la cuvette tout l'alcool qu'elle avait ingurgité, la bouche pleine d'un goût de menthe amère, incapable de penser à autre chose qu'à Sydney plaquée contre le matelas, ses cheveux roux et bouclés comme électrifés, et qui l'avait toisée en se délectant du mal qu'elle lui faisait.

Mais la haine qu'elle avait ressentie pour elle n'était rien en comparaison de celle qu'elle avait éprouvée pour Neil Barnes, qui avait couché avec une autre alors qu'il était censé la rejoindre pour leur première nuit.

Trois mois qu'elle se dérobaît, trois mois qu'il lui répétait qu'il pouvait attendre, qu'ils le feraient au moment où elle se sentirait prête. Et elle, cette idiote, qui l'avait encore plus aimé d'être aussi compréhensif, patient, si différent de tous ceux qui chaque jour l'abordaient comme si son corps n'était qu'un trophée à poser sur leur étagère.

Combien y en avait-il eu d'autres avant Sydney ?
Faisait-il cela depuis le début ?

Avait-elle vraiment envie de le savoir ?

Hayley, qui avait récemment fêté ses dix-sept ans, n'était pas comme toutes ces petites prudes qui se bornaient à rester vierges jusqu'au mariage en portant fièrement un anneau de pureté au doigt. C'était simplement qu'elle n'avait jamais trouvé, du moins avant Neil, le garçon avec qui elle voulait vraiment le faire. Elle avait toujours eu une certaine idée de celui qui s'immiscerait pour la première fois entre ses cuisses.

Une fois calmée, Hayley était ensuite repartie chez elle en rasant les murs, sans parler à personne.

Avait-elle été aveugle à ce point ?

Stupide petite fille.

Elle soupira, se rendit dans la salle de bains attenante à sa chambre et se faufila sous la douche, plaquant son dos contre la paroi en attendant que l'eau soit assez chaude. Au moment où elle commençait à mouiller ses cheveux, son téléphone portable se mit à sonner. Elle lâcha le pommeau, sortit en courant et se jeta sur son lit pour l'attraper. Ce n'était pas Neil mais Lindsay. Déçue, elle ne décrocha pas, sachant d'avance ce qu'elle allait lui dire.

Hayley resta un instant sans bouger, de l'eau gouttant de son corps pour former une tache sombre sur la moquette. Elle se détestait d'avoir espéré que ce soit lui. Et d'être à ce point certaine qu'elle lui aurait aussitôt répondu.

Même s'il l'appelait à l'instant, elle ne pourrait s'empêcher de lui répondre.

Et il ne lui faudrait pas beaucoup de temps pour retomber dans le piège.

Elle balança son téléphone dans son sac à main, puis retourna sous la douche, prise d'une furieuse envie de frapper le mur avec le poing.

Dans la cuisine, elle se servit un verre de jus de pamplemousse et s'installa face à la grande baie vitrée qui donnait sur le jardin partiellement ombragé. Son père était parti à Atlanta pour le travail, et, si elle n'avait pas programmé ce départ chez sa tante, elle en aurait bien profité pour rester seule chez elle à ne rien faire, jouer un peu à la morte, comme cette fois où sur un coup de tête elle n'avait plus donné de nouvelles à personne, juste pour savoir qui l'appellerait en premier, qui s'inquiéterait vraiment à son sujet. Elle avait tenu deux jours entiers, recluse dans sa maison à regarder des séries et à réviser ses cours, avant de répondre à Lindsay, qui était aussitôt passée la voir. Constatant qu'elle se portait comme un charme, elle l'avait emmenée à une soirée organisée chez Tracy Blethyn, une grande rousse à qui Hayley n'avait adressé que deux ou trois fois la parole. C'était là qu'elle avait rencontré Neil, alors qu'elle s'était éclipsée en douce à l'extérieur. Il était en terminale et jouait dans l'équipe de football du lycée. Ce soir-là, il avait grimpé sur un gros chêne et écoutait de la musique sur son iPhone, sa jambe droite pendant dans le vide. Hayley l'avait apostrophé en pensant qu'il s'était endormi et risquait de tomber. Après avoir un peu

discuté, il l'avait invitée à le rejoindre, et, malgré le fait qu'elle n'était jamais montée dans un arbre auparavant, elle n'avait pas hésité, quitte à salir sa robe fourreau noire achetée pour l'occasion.

Elle était restée avec lui à parler une bonne partie de la nuit, ayant perdu peu à peu toute envie de redescendre.

Et depuis, tout avait été si parfait.

Hayley alluma la télévision de la cuisine et tomba sur un bulletin d'information de Fox News. Un 747 d'American Airlines venait de se crasher dans l'Atlantique, au large des Açores. Il n'y avait aucun survivant. Les équipes envoyées sur place étaient à la recherche des boîtes noires de l'appareil. Hayley avait une peur absurde de l'avion et ne put s'empêcher de frémir en regardant les débris calcinés qui flottaient sur l'eau, imaginant ce qu'avaient dû subir les passagers affolés, conscients que ces instants où la raison se perd seraient les derniers qu'ils vivraient dans cette vie chutant droit vers l'océan. La seule fois où elle avait pris l'avion, cela avait été pour se rendre chez sa grand-mère Myriam, qui habitait près de Salt Lake City. Elle avait alors dix ans à peine et était restée les yeux rivés sur le petit écran où passait *Cars*, pour ne pas penser au vide qui la séparait du sol.

Hayley laissa ses valises sur le perron, jetant un coup d'œil à sa voiture garée dans l'allée. Elle l'avait sortie la veille du garage puis entièrement lavée. Sa carrosserie rouge la faisait ressembler, resplendissante sous le soleil, à une grosse pomme d'amour.

Son père avait acheté cette Chevrolet de collection cinq ans auparavant et ne l'avait lui-même que peu utilisée. Il avait promis à Hayley qu'elle serait sa première voiture et la lui avait officiellement offerte pour son dernier anniversaire.

Ne l'ayant jusqu'à présent conduite que dans le quartier, Hayley avait insisté pour pouvoir partir à St. Joseph avec, alors qu'il était initialement prévu que sa tante vienne la chercher. Il avait d'abord refusé mais, comme à chaque fois, avait fini par céder.

Le ciel au-dessus de Wichita était d'un bleu éclatant, sans la moindre trace de nuages. Quand il faisait beau, le Kansas paraissait presque vivable.

Tout en rangeant ses affaires dans le coffre, Hayley remarqua Rupert Udall, leur voisin d'en face, occupé à surveiller ses deux garçons qui jouaient sur leur pelouse avec des épées en plastique. Il lui fit un petit signe de la main, auquel elle se sentit obligée de répondre. Ce pervers. Elle savait que certains soirs il l'espionnait quand elle était seule dans sa chambre. Cela l'amusait plutôt, et elle n'avait même pas songé à en parler à son père. Et puis il était pas mal, un peu vieux à son goût mais avec de beaux restes, le genre de quadra qui passe plusieurs heures par semaine en salle de sport pour pouvoir draguer les jeunes filles avec un minimum d'assurance. Quelques jours auparavant, elle avait volontairement déambulé devant sa fenêtre en sous-vêtements. Elle savait qu'il l'observait caché dans le noir et avait, ce soir-là, fait semblant de dégrafer son soutien-gorge, sans aller jusqu'au bout, retardant le moment où il pourrait espérer voir enfin ses seins à l'air libre. Elle avait tiré les rideaux juste après avoir raccroché, le laissant seul,

assis dans son fauteuil et frustré, obligé de se branler en imaginant tout ce qu'elle l'avait empêché de voir.

Quand elle le voulait, Hayley pouvait être une parfaite petite allumeuse.

Avant de partir, elle fit le tour de toutes les pièces de la maison pour vérifier que les fenêtres étaient bien fermées. Les Parker, qui vivaient au bout de la rue, avaient été cambriolés six mois plus tôt. Depuis, les propriétaires du quartier payaient une société privée pour faire des rondes la nuit et surveiller les maisons vides, principalement pendant les périodes de vacances.

La jeune femme n'en était pourtant qu'à moitié rassurée. Tant de choses pouvaient se passer dans une maison délestée de ses habitants.

La porte de la chambre de son père était entrouverte. Elle se faufila à l'intérieur et marcha pieds nus sur le parquet flottant. Elle n'y était plus venue depuis longtemps, et avait du mal à y percevoir son empreinte, comme s'il n'y avait pas dormi depuis des jours. Tout semblait si froid, désincarné.

Les rideaux étaient tirés, elle les ouvrit pour laisser entrer un peu de lumière.

Un exemplaire du *Bûcher des vanités* de Tom Wolfe traînait sur la table de nuit. Son père avait toujours été un grand lecteur. Malgré les tentatives de celui-ci pour intéresser sa fille à la littérature, elle n'avait jamais réussi à finir le moindre roman, et se demanda où il pouvait bien trouver le temps pour lire de tels pavés.

Sur le mur au-dessus du lit était accroché l'agrandissement d'une photo représentant sa mère, prise alors qu'elle

était enceinte d'elle, agenouillée sur le sable de Santa Monica State Beach. Hayley observa attentivement son visage qui fixait l'objectif en plissant les yeux à cause du soleil, ses cheveux châtain et bouclés qui descendaient jusqu'aux épaules et qu'elle avait par la suite coupés et toujours gardés courts. Elle y chercha à nouveau les ressemblances que tout le monde voyait habituellement entre elles. Elles n'avaient pourtant ni le même nez ni la même forme de visage. Hayley s'attarda sur le ventre arrondi de sa mère, s'imaginant lovée à l'intérieur. C'était peut-être sa présence en elle qui la rendait si heureuse et donnait cette lumière particulière à son sourire. Du moins c'est ce qu'elle aimait penser. Avait-elle été l'enfant, puis l'adolescente, que sa mère avait espérée à cet instant ? Si ce n'était pas le cas, sa joie du moment restait, elle, à jamais capturée sur le mur de cette chambre.

Ses parents avaient tous deux vécu à Santa Monica. Sa mère avait quatre ans de plus que son père et ils avaient fréquenté le lycée de High Hills à peu près à la même période. Elle avait un jour confié à Hayley qu'ils s'étaient souvent croisés enfants, puis adolescents, sans pour autant en venir à se parler. Ils s'étaient vraiment rencontrés lors d'une soirée organisée chez une amie commune. Sa mère avait vingt-deux ans, était étudiante en journalisme à Berkeley et vivait au campus le reste de l'année. Elle avait reconnu, à travers les traits de ce jeune homme assis dans un coin, celui qu'elle n'avait pas revu depuis au moins trois ans, ce garçon qui à l'époque était bien trop jeune pour qu'elle ose s'y intéresser. C'était du moins ce que supposait Hayley, elle qui, à la façon dont sa mère en parlait, l'avait toujours soupçonnée d'être tombée amoureuse de lui bien

avant leur rencontre. Elle avait vu des photos de son père à quinze ans. Il était déjà irrésistible.

Ils avaient passé toute la nuit ensemble et ne s'étaient, dès lors, plus jamais quittés. L'hiver suivant, ils avaient emménagé dans un grand appartement dont les fenêtres donnaient sur l'océan, sur Barnard Way. Son père faisait des études d'ingénieur et sa mère avait rapidement trouvé un poste de journaliste sportive dans une chaîne locale pour subvenir à leurs besoins. Elle lui avait souvent parlé de façon nostalgique de cette période, de sa naissance qui était venue parfaire ce qui représentait les plus belles années de sa vie. Une parenthèse enchantée avant leur départ pour le Kansas. Hayley gardait de précieux souvenirs de son enfance là-bas : le balcon qui donnait sur l'avenue et où elle aimait s'installer, ses jambes dépassant des barreaux, avec plus loin le Pacifique qui brillait sous le soleil ; leur voisine du dessous, Mme Morris, qui lui offrait des sucreries quand elle la gardait certains soirs ; les fois où son père l'emmenait se promener sur la plage...

Malgré sa curiosité, Hayley hésita à ouvrir les tiroirs de la commode près du lit, par peur d'y trouver des magazines pornos cachés sous les caleçons de son père. Ou pire, la photo d'une autre femme.

Il avait eu l'air préoccupé lors du dernier dîner qu'ils avaient partagé la veille de son départ. Il lui avait préparé un de ses plats préférés, des tagliatelles au saumon. Cela faisait si longtemps qu'ils ne s'étaient pas retrouvés ainsi tous les deux. Ils avaient mangé sur la table basse du salon et avaient ensuite regardé un film, puis Hayley était partie rejoindre des amies dans un bar du centre-ville. Son père sortait de moins en moins, restant la majorité de ses

soirées à la maison à lire. Il avait à peine trente-huit ans, et s'il n'y avait pas eu ce lien de parenté, elle l'aurait plus d'une fois forcé à venir avec elle.

Hayley continua son inspection de l'étage. Au rez-de-chaussée, elle brancha l'alarme et ferma la porte de la maison à clef.

Elle cala son caddie sur le siège, sortit de l'allée en marche arrière et resta un moment sur la route, à simplement regarder sa maison. Ils avaient fait repeindre les bardeaux de la façade récemment, ce qui la mettait plus en harmonie avec le reste de la rue. Cela lui semblait si étrange de partir, elle qui n'était pas habituée à dormir autre part que dans son propre lit... Mais elle devait le faire. Elle se sentirait bien mieux là-bas, loin de tous ces problèmes qui lui torturaient l'esprit.

Un gamin à vélo arriva derrière elle en zigzaguant et frappa la portière avant du pied. Hayley sursauta et reconnut Chad, le petit frère de Toby Carver. Sous le coup de l'énervement, elle fut prise par l'envie de lui courir après, mais il était déjà trop loin et elle se contenta de le regarder tourner sur la droite et disparaître derrière une rangée d'ormes.

Elle soupira et fit pivoter le rétroviseur chromé pour y regarder son visage, puis elle chercha ses lunettes de soleil dans son sac à main, démarra et, deux kilomètres plus loin, elle remonta la North Longford Lane, voulant faire un crochet chez Lindsay avant de partir.

Lindsay Robson habitait à Forest Hills. Ses parents, qui travaillaient dans l'aéronautique, étaient partis à Brescia,

en Italie, la laissant seule tout l'été. C'était la première fois qu'elle échappait à la visite annuelle des Grands Lacs.

Hayley connaissait Lindsay depuis le collège. Au début elles se détestaient cordialement, sans vraiment d'autres raisons que la concurrence naturelle que leur imposaient les autres. À l'époque, Hayley s'entendait beaucoup mieux avec les garçons qu'avec les filles, et Lindsay ressemblait trop à la gamine riche et capricieuse qu'elle était encore un peu aujourd'hui. Elles avaient vraiment commencé à se parler quand elles avaient toutes les deux été mises en retenue pour avoir séché leur cours de musique. En l'absence de surveillant, elles avaient passé ce moment à ricaner et à se trouver plus de points communs qu'elles n'auraient pu le penser, et Lindsay était devenue au fil du temps la seule personne en qui Hayley avait vraiment confiance, la seule avec qui elle pouvait se permettre d'être elle-même, sans jouer ni tricher.

Et elle aimait croire que c'était réciproque.

Hayley se gara face à la maison de Lindsay, une imposante bâtisse bleu pâle qui, du haut de ses deux étages, surplombait avec orgueil le reste de la rue.

Une femme portant un chapeau en paille arrosait sa pelouse un peu plus loin. Elle avait une grosse marque au niveau du cou, qui ressemblait à une ancienne brûlure.

La porte d'entrée était ouverte et Hayley se rendit directement dans le salon. Quelques personnes dormaient sur les canapés ou à même le sol, emmitouflées dans des duvets. Des gobelets et des bouteilles vides traînaient un peu partout et l'air ambiant empestait un mélange de sueur, d'alcool et de tabac froid.

Un claquement de porte à l'étage attira son attention.

Et si Neil était encore là ? Et s'il était toujours avec Sydney ?

Un jeune homme trapu surgit de la cuisine en sifflotant, torse nu, une canette de bière à la main. Il passa devant elle et s'affala dans un fauteuil en cuir, sans même la remarquer.

Hayley trouva Lindsay dans le jardin, étendue sur un transat au bord de la piscine. Elle portait un bikini jaune, ses cheveux noirs et épais formant à cette distance une flaque autour de son visage. L'herbe était un peu humide, comme si la rosée avait persisté malgré le soleil pesant de ce milieu de matinée. Un garçon au crâne rasé se prélassait entièrement nu sur un autre transat. Hayley l'avait remarqué la veille parmi la meute entourant Lindsay. C'était donc lui qui avait gagné le trophée.

La voyant, Lindsay retira ses lunettes de soleil et se leva en tanguant un peu.

– Hayley ! J'étais morte d'inquiétude, s'exclama-t-elle en la prenant dans ses bras, son haleine chargée d'alcool. J'ai essayé de t'appeler sur ton portable, je t'ai cherchée partout hier mais tu étais déjà partie et je ne pouvais pas m'éclipser comme ça avec tout ce monde chez moi... Tu ne m'en veux pas, j'espère ?

– Je ne peux pas non plus en vouloir à la terre entière, fit Hayley en soupirant. Mais rassure-toi, tu n'es pas sur ma liste.

Le jeune homme, les entendant, se réveilla et observa Hayley de haut en bas. Lindsay lui fit discrètement signe de partir. Il se leva avec mollesse et regagna la maison.

– Il est toujours là ? demanda Hayley d’une petite voix. Neil...

– Non, non, il est parti assez tôt. Il était vraiment mal, Hayley, il s’est vite rendu compte qu’il avait fait une belle connerie. Il faut que vous parliez tous les deux, ça ne peut pas se terminer comme ça.

– Il est parti seul ? Avec sa voiture ?

– Oui, et j’ai foutu Sydney dehors juste après.

Hayley visualisa la scène mais n’eut pas le temps de s’en réjouir. Neil avait donc pris le volant alors qu’il avait sûrement bu plus que de raison. Il avait eu un accident au début de l’été en rentrant d’une soirée chez Anton Collins, qui vivait à Park City. Il avait percuté la barrière de sécurité sur la 135 et avait passé la nuit à l’hôpital. Deux côtes fêlées et une sacrée frousse. Hayley lutta contre l’envie de téléphoner chez lui pour au moins savoir s’il était bien rentré.

Mais s’il lui était arrivé quelque chose de grave, elle aurait été la première au courant. Personne ne pouvait les imaginer l’un sans l’autre.

– Hayley, tu penses à quoi ?

– À rien. Je vais partir chez ma tante, comme c’était prévu, je voulais juste te voir avant et j’aimerais en profiter pour te donner ça.

Hayley lui tendit son téléphone portable.

– Tu es sérieuse ? dit Lindsay en le prenant.

– Je ne veux pas tout foirer à cause de lui, Lindsay, je ne veux pas me jeter toutes les heures sur mon téléphone pour voir s’il m’a appelée, s’il m’a laissé un message dans lequel il parvient à trouver les bons mots pour me faire douter. Je ne veux pas courir le moindre risque d’entendre

sa voix. Le numéro de ma tante est dans mon répertoire, tu réceptionnes mes appels et tu ne me contactes que si c'est urgent. Je te passerai un coup de fil de chez elle ce soir pour te dire que je suis bien arrivée.

– Et tu m'appelleras toutes les cinq minutes pour savoir s'il a donné signe de vie. Tu es complètement à l'ouest, là !

Hayley resta un instant pensive, sachant qu'au fond son amie avait raison.

Elle lui reprit alors le téléphone des mains et le jeta dans la piscine.

– Voilà, la question ne se pose plus !

Lindsay en resta bouche bée, comme si elle venait d'égorger un chat devant elle.

Hayley, en revanche, demeura impassible. Elle regrettait pourtant déjà son geste, mais ce n'était pas le moment d'avoir des états d'âme.

– Bon, tu es sûre de vouloir vraiment partir ? Vu ta nervosité tu ferais mieux de rester ici. Tu pourrais continuer à t'entraîner au country club, je ne vois pas pourquoi aller là-bas changerait quoi que ce soit. Tu m'as dit toi-même hier que tu pensais appeler ta tante pour lui annoncer que tu n'y allais plus. Fuir n'est pas la solution, Hayley.

– Mais je ne fuis rien ! La seule chose que je pourrais fuir, c'est ce putain de tournoi ! Tu n'imagines pas à quel point je flippe à l'idée d'essayer d'atteindre un niveau qui n'est plus à ma portée, tu peux le comprendre ? Et lui qui me fait ce coup-là juste maintenant...

Hayley marcha sur le bord humide de la piscine, où flottaient quelques mégots.

– Le pire, c'est qu'il a fait ça dans une maison remplie de gens qu'on connaît, comme s'il voulait que ça se sache,

qu'il n'en avait plus rien à faire que je sois mise au courant. Et ensuite il serait venu chez moi comme si de rien n'était et...

Hayley se retourna vers Lindsay.

– Tu le savais ? Pour Neil et cette pute, tu le savais ?

Visiblement mal à l'aise, Lindsay se mordit le coin de la lèvre, et Hayley, la connaissant par cœur, sut qu'elle ne s'était pas trompée.

– Ce n'est pas aussi simple.

Hayley se rapprocha d'elle et la gifla.

Lindsay posa sa main sur sa joue, tellement surprise qu'elle n'eut pas le réflexe de lui rendre la pareille. En temps normal, elle se serait jetée sur elle et lui aurait arraché les yeux, meilleure amie ou pas.

Hayley s'affala sur le transat et se frotta le front avec le bras.

– Excuse-moi, dit-elle en baissant les yeux. J'ai l'impression que je vais devenir dingue.

– On m'avait dit qu'il se passait un truc entre eux mais je n'étais pas sûre, et je ne voulais pas te faire de mal pour rien... Neil n'est pas fait d'une matière spéciale, Hayley, il est comme tous les autres. Alors tu vas stopper le mélodrame à deux balles, tu vas faire ce que tu as prévu si tu penses en avoir besoin, et tu gagneras ce putain de tournoi. Tu n'auras qu'à imaginer cette traînée quand tu frapperas la balle si ça peut te motiver. Et puis j'ai besoin que ma meilleure amie devienne riche et célèbre pour qu'elle me fasse rencontrer un mec tout aussi riche et célèbre et que je puisse enfin dire merde à mes parents et me casser d'ici !

Hayley poussa un petit rire. Lindsay avait le don de la faire rire en toutes circonstances.

– Bon, reprit Lindsay, on est bien d'accord que tu ne vas pas reprendre la route dans cet état, alors tu vas te reposer un peu, je vais te servir un bon thé glacé et tu vas décompresser.

– Si tu veux, dit Hayley en essuyant les gouttes de sueur qui commençaient à couler sur son front.

Lindsay lui fit un clin d'œil et se rendit dans la maison. Hayley s'allongea face à la piscine, son champ de vision encerclé par les gros massifs de fleurs qui bordaient tout le fond du jardin.

Les effets de la fatigue se firent rapidement sentir. Elle ferma les yeux juste un instant, entendit le vrombissement d'une tondeuse à gazon dans le lointain, le claquement d'une porte, la voix d'une femme qui appelait quelqu'un...

La femme parlait de fissures dans un mur, une femme aux cheveux rouges – elle la voyait à présent – qui se tenait sur un vélo, un oiseau sur l'épaule, et qui pédalait sans avancer en lui faisant des signes de la main, sa bouche grande ouverte.

L'oiseau prit la forme d'un clown au chapeau bleu et brillant, et lui plongea la tête dans du sable.

Son corps vibrait, il avait deux grandes ailes noires plantées dans le dos.

Hayley entrouvrit les yeux, sa vision broyée par la lumière écrasante du soleil. Mais la fatigue la ramena à nouveau dans une profondeur d'une infinie douceur.

Elle foulait des pieds le sable d'une plage qui s'étalait de toute part, le monde entier réduit à l'état de plage.

L'océan luisait à une centaine de mètres sous un énorme astre vieillissant. Elle entendait les vagues s'écraser sur la

côte, mais de là où elle se trouvait, l'eau paraissait parfaitement calme.

Une autre femme était assise face à l'océan. Elle portait une robe en tissu épais qui claquait sous le vent et hurlait sa douleur face à l'immensité salée. Hayley s'approcha d'elle et se rendit compte qu'elle était en train d'accoucher, seule, abandonnée de tous, un liquide sombre et visqueux coulant d'entre ses jambes et serpentant en ruisseau sur le sable, en direction de l'eau écumeuse.

La tête de l'enfant commença à sortir, d'un rouge plus ardent que toute cette chair flasque qui le comprimait. Surmontant son dégoût, Hayley aida la femme à l'expulser de son ventre.

Le bébé dans les bras, Hayley se releva en faisant attention à ne pas le faire tomber. Et, sans se retourner vers sa mère, elle marcha jusqu'à l'océan, ses pieds s'enfonçant dans le sable mouillé et noirci par le sang, et elle continua sans s'arrêter, vers le grand large.

– Hayley ?

Lindsay lui tendit un verre de thé glacé, ses traits assombris par le contre-jour.

Le jeune homme au crâne rasé plongea dans la piscine juste à côté d'elles, les aspergeant de gouttelettes froides.

– Il veut nous impressionner, chuchota Lindsay en s'agenouillant sur les dalles. Il est pas mal au lit, mais on ne peut pas dire que ce soit une flèche.

– Tout à fait ton genre alors, dit Hayley en portant le verre à ses lèvres. Bon, je vais y aller maintenant, sinon je n'aurai plus le courage de partir.

– Tu es sûre ?

– Oui, ne t'inquiète pas, dit Hayley en se levant. Je n'en suis pas au point d'aller me vautrer dans le décor.

Lindsay l'accompagna jusqu'à sa voiture et à peine Hayley fut-elle assise que son amie lui balança une petite boule en plastique remplie de coke.

– C'est pour que tu ne te fasses pas trop chier pendant ta première soirée chez les ploucs.

– En effet, je risque d'en avoir besoin, dit Hayley en la fourrant dans la poche de son jean.

Lindsay fit le geste de se tirer une balle en pleine tête et retourna d'un pas nonchalant vers sa maison. Hayley la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle claque la porte.

Elle devait maintenant cesser de trop réfléchir. Partir était une bénédiction. Elle aurait le temps de s'occuper de tout ce qui la perturbait à son retour.

Dans quatre heures, elle serait chez sa tante.

Dans quatre heures, elle aurait trouvé un moyen de ne plus penser à tout ce qu'elle s'efforçait de laisser derrière elle.

NORMA

Cette robe était parfaite. Un rêve de satin rose.

Norma Hewitt la décrocha du présentoir et se retourna tout excitée vers sa fille, adossée contre une pile de vêtements, sa sucette au caramel à la bouche. Feignant de ne pas voir sa moue dubitative, elle la lui tendit et lui fit signe d'aller l'essayer dans la cabine.

Sans discussion possible.

Elles faisaient les magasins pour chercher la robe la plus fidèle à celle qu'elle avait imaginée. Ne manquaient plus que quelques produits de maquillage et elles pourraient se concentrer sur l'essentiel.

La démarche, le discours, le sourire.

Impatiente, Norma tira le rideau. La robe était à première vue légèrement serrée au niveau des hanches, mais il ne faudrait que deux ou trois ajustements, rien de dramatique. Elle n'aurait pas à prendre la taille au-dessus, c'était un bon point. Cindy devenait de plus en plus friande de sucreries, mais les effets ne s'étaient pas encore trop fait sentir.

– Alors, elle te plaît ? demanda-t-elle en passant sa main dans ses beaux cheveux blonds.

La robe était un peu plus chère que le prix qu'elle s'était fixé, mais cela n'avait au fond aucune importance. Cindy serait magnifique, rien d'autre ne comptait.

– Bon, allez, rhabille-toi, ma chérie, on est un peu prises par le temps, dit Norma en refermant le rideau.

Les autres clients du magasin regardaient les articles sans passion, comme s'ils étaient seulement venus là pour tuer le temps ou profiter de la climatisation. Norma soupira et pensa à ce qu'il lui restait à faire avant de rentrer à la maison : d'abord emmener Cindy à son cours de danse, puis faire des courses au supermarché et peut-être passer chez le coiffeur. Les moments où elles pouvaient prendre un peu soin d'elles étaient si rares ces derniers temps...

Norma détailla son visage dans un grand miroir accroché sur le mur. Un visage devenu terne, ses longs cheveux noués en chignon, son teint si pâle qu'elle semblait sortir d'une grippe. Elle devrait faire un effort de présentation quand elle emmènerait Cindy à Tulsa, sinon les jurés auraient du mal à croire que c'était sa propre fille. Elle demanderait à son coiffeur à Kansas City de lui faire une frange, histoire de changer. Et il lui éclaircirait un peu les cheveux pour qu'ils soient du même blond que ceux de Cindy.

Sa fille sortit enfin de la cabine, laissant traîner la robe par terre. Norma l'attrapa violemment par le bras, saisit le vêtement en pestant et se dirigea vers la caisse.

Passant devant un magasin de hi-fi, l'attention de Norma fut happée par les écrans de télévision qui diffusaient des images du crash de l'avion d'American Airlines

dans l'Atlantique. Un groupe de personnes se tenait devant, attendant peut-être d'apercevoir des cadavres remonter à la surface. Elles avaient, pensa-t-elle, sûrement besoin de ce genre de petits électrochocs, qui leur ferait regagner leur foyer le cœur un peu moins lourd. Après tout mieux vaut une vie terne que pas de vie du tout.

La pression d'une main sur son épaule la fit se retourner. C'était son amie Magda, essoufflée et portant un haut d'un jaune éclatant, les bras chargés de sacs de courses.

– Norma ! Petite cachottière ! Tu aurais dû me dire que tu allais en ville !

– Oui, c'est vrai, excuse-moi, je suis un peu débordée. Je suis juste venue acheter une robe à Cindy et l'accompagner à la danse.

– En voilà une chanceuse ! s'exclama Magda en se baisant vers Cindy.

– Je ne sais pas si je t'en ai déjà parlé, elle va participer à son premier concours de mini-miss la semaine prochaine à Tulsa. Ce n'est pas grand-chose, mais c'est un premier pas et elle peut gagner un prix de trois cents dollars et une belle couronne.

Norma fit le geste de sortir la robe du sac pour la lui montrer, mais elle s'arrêta net dans son élan en sentant le papier cadeau sous ses doigts.

– Eh bien, vous devez avoir hâte ! dit Magda en arrangeant les grosses boucles noires qui lui tombaient sur le front. Mais j'y pense ! Je pourrais aussi y inscrire ma Jamie ! Ça serait drôle de les voir défiler toutes les deux ! Tu crois que c'est encore possible ?

Norma faillit éclater de rire. Jamie, d'un an l'aînée de Cindy, n'avait aucune chance d'être prise dans ce type de

concours. Elle avait malheureusement la silhouette hom-masse de sa mère. Et son affreux nez.

– Non, les inscriptions sont closes, balbutia Norma en regardant ses chaussures, honteuse d’avoir eu une telle pensée envers une amie de plus de dix ans.

– Ah ! C’est dommage ! dit Magda, déçue. Mais bon, il y en aura d’autres, j’imagine. En tout cas, je suis sûre que ta Cindy a toutes ses chances, avec cette jolie frimousse. Tu peux en être fière. Vous vous ressemblez comme deux gouttes d’eau toutes les deux.

Elle pinça alors les joues de la petite fille, qui fit une grimace et la repoussa de la main.

– Tu es au courant pour Bree ? chuchota Magda. Thomas l’a laissée pour une de ses associées. La pauvre, elle est anéantie.

Bien que surprise par la nouvelle, Norma ne répondit rien. Elle détestait les commérages, et surtout sur ce genre de sujets. Magda, elle, s’en gavait. Pas étonnant qu’elle soit aussi grasse.

Sur les écrans de télévision, les sauveteurs repêchèrent un corps à moitié calciné. Dans les yeux d’une vieille femme à côté d’elle, on percevait de la fascination.

– Vous devriez venir un jour à la maison, dit Norma en posant sa main sur l’épaule de Cindy. Après le concours, j’aurai plus de temps.

– Oui, tiens, c’est une bonne idée. Jamie serait contente de venir jouer avec Cindy. Et vous avez un si beau terrain. Rien à voir avec mon jardinet où je peux à peine mettre une table et deux chaises. J’ai tellement envie de partir d’ici et de m’installer comme toi à la campagne, mais Harry ne veut rien savoir, et tu sais comment il est.

Norma acquiesça mollement. Elle n'avait jamais pu supporter le mari de Magda, un chômeur vulgaire qui passait son temps affalé sur son canapé.

– Je dois y aller, Magda. Je t'appelle bientôt et on voit ça ensemble, d'accord ?

Elles s'embrassèrent sur les joues, puis Norma saisit Cindy par la main et se rendit d'un pas pressé vers l'entrée de la galerie marchande. Elles sortirent sur Commercial Street, qui coupait le centre-ville en deux, et marchèrent sur le trottoir en direction du Granada Theater.

La chaleur à l'extérieur était intenable et la circulation beaucoup plus dense qu'à leur arrivée. Plusieurs véhicules klaxonnaient sans discontinuer. Des gens parlaient fort aux terrasses des cafés ou à leurs fenêtres. Norma ne pensait qu'à rentrer chez elle au calme, préparer un gâteau pour ses enfants, et ensuite s'allonger sur sa chaise longue avec un magazine et un bon cocktail.

Une grosse femme en robe verte sortit précipitamment d'une boutique de tissus et la bouscula dans son élan, avant de s'excuser en bafouillant. Norma, écœurée par son odeur de parfum bon marché, la contourna et accéléra le pas vers sa voiture.

Un marchand de glace était garé le long du trottoir opposé, son van diffusant de la musique pour signaler sa présence aux enfants du quartier. Norma eut à peine le temps de le voir qu'elle sentit la main de Cindy lui échapper, la vit passer comme au ralenti juste devant elle, et, sans qu'elle puisse l'en empêcher, traverser la rue.

Norma laissa tomber ses sacs sur le sol et hurla. Cindy s'arrêta alors en plein milieu de la chaussée, une décapotable rouge fonçant droit sur elle en klaxonnant. Un cri de femme

se fit entendre sur sa droite, et elle perçut, comme si ses oreilles y étaient collées, le crissement des roues de la voiture qui freinait désespérément pour ne pas percuter sa fille.

Le monde prit à cet instant l'allure d'un film dont elle serait la seule spectatrice. Éjectée de la réalité, les yeux rivés sur l'écran.

La voiture pila à un mètre de Cindy, qui, les bras balancés, paraissait ne pas savoir si elle devait rester là ou retourner auprès de sa mère. Pourtant Norma voyait autre chose : sa fille étendue sur la route, le visage défoncé, son sang épais se répandant peu à peu sur le bitume.

Le conducteur, le visage rond, les cheveux gris et vêtu d'une chemise à fleurs, se précipita vers Cindy qui, comprenant enfin ce qui venait de se passer, se mit à pleurer.

Des passants les observaient, tandis que pour Norma la terreur se muait, sa fille saine et sauve, en honte. Elle avait l'impression d'entendre leurs chuchotements ; sentait leurs regards outrés posés sur elle, les yeux d'une foule anonyme qui se permettait de la juger sans connaître le moindre détail de sa vie. Se pensaient-ils si irréprochables ? Elle se demanda si la femme en robe verte avait assisté à la scène elle aussi, et éprouva à cet instant une colère qu'elle n'aurait jamais crue possible envers sa fille. Comment avait-elle osé ? L'humilier de la sorte, la faire passer pour une de ses mères incapables de s'occuper de leurs enfants, alors qu'elle lui avait toujours dit de faire attention, de ne jamais traverser la rue sans elle ? Y avait-il dans cette foule quelqu'un qu'elle connaissait ? Magda ?

Une vague de chaleur l'envahit. Elle aurait voulu continuer à marcher seule et disparaître, laisser Cindy pour qu'elle croie un instant qu'elle l'avait abandonnée.

Simplement pour lui apprendre.

Mais elle rejoignit sa fille et la prit par la main. Puis, sans un mot ni un regard pour le conducteur de la voiture, elle la ramena sur le trottoir.

Malgré ce qui venait d'arriver, elle ne se donnerait pas en spectacle.

Elle ramassa les sacs étalés sur le sol et continua à avancer, rassemblant le peu de dignité qui lui restait pour s'en forger une armure.

Et le monde qui l'entourait prit peu à peu la consistance d'une matière molle, grouillante, perverse.

Norma s'engouffra dans la première rue sur sa droite, s'assit sur un banc et, enfin à l'abri des regards, laissa couler quelques larmes amères.

Tout s'était passé si vite. En une fraction de seconde, sa vie aurait pu être bouleversée, piétinée. Elle avait failli perdre sa fille, elle qui comptait plus que tout au monde. Et elle n'aurait rien pu faire.

Près d'elle, Cindy continuait à sangloter. Norma la saisit par le menton pour la forcer à la regarder.

– Tu as fait très peur à ta maman, ma chérie, lui dit-elle droit dans les yeux. Tu te rends compte de ce qui aurait pu t'arriver ?

Cindy prononça un petit oui, mais pas assez franc, comme si elle ne le faisait que pour pouvoir passer à autre chose. Norma faillit la gifler.

– Bien. Alors maintenant tu vas aller à ton cours de danse et on ne reparlera plus de cette histoire, d'accord ?

Norma serra son bras plus fort, pour qu'elle comprenne qu'elle ne plaisantait pas, jusqu'à entendre le cri qu'elle n'osait pas pousser.

Elle la lâcha et plongea la main dans ses cheveux défaits.

– Et pour me faire plaisir, tu seras la meilleure la semaine prochaine. Il n’y a rien qui pourrait me rendre plus heureuse, tu le sais...

– Oui, maman, dit Cindy en battant des pieds dans le vide.

Norma lui releva à nouveau le menton avec le doigt et sa fille lui fit le plus beau des sourires.

Elles étaient donc bien d’accord. Tout était oublié, et n’aurait bientôt plus que la consistance d’un mauvais rêve.

Arrivée à sa voiture, elle rangea les sacs à l’arrière, s’assit au volant et démarra pour se rendre sur Wooster Drive, au nord d’Emporia, où Cindy prenait ses cours de danse.

Elle se gara face un petit immeuble de style Art déco, récupéra dans le coffre un sac de sport contenant les affaires de Cindy et l’accompagna à l’intérieur, alors qu’elle la laissait habituellement sur le pas de la porte. La salle de danse, située au deuxième étage, était baignée d’une lumière duveteuse et lui rappela un peu celle qu’elle-même fréquentait quand elle avait une dizaine d’années, à Knoxville. Elle n’avait jamais eu le talent de sa fille, loin de là, mais ces nombreuses heures passées à faire des pointes lui revenaient presque intactes au fur et à mesure qu’elle foulait ce parquet ciré.

Cindy rejoignit ses camarades dans le vestiaire pour se changer, et Norma en profita pour discuter avec son professeur, Mlle Goodge, une charmante femme d’une trentaine d’années et aux cheveux coupés à la garçonne. Elle était originaire du Kentucky et avait emménagé à Emporia l’hiver passé pour suivre son mari, qui travaillait dans les assurances. Elle ne tarissait pas d’éloges sur Cindy, qui, selon elle, faisait de constants progrès.

Norma ressortit de l'immeuble et traversa la rue pour se rendre au lac qui se trouvait de l'autre côté.

Elle irait chez le coiffeur une autre fois, tout compte fait. Elle attendrait simplement la fin du cours de Cindy à l'ombre de ce gros chêne, dont quelques branches surplombaient l'eau trouble. Rien de tel pour se vider l'esprit après le choc qu'elle venait de subir : se tenir à l'abri dans un îlot de douceur.

Norma s'allongea dans l'herbe tout en contemplant le ciel parsemé de filaments de nuages, puis elle ferma les yeux, sentant au fond d'elle cette angoisse qui, même étouffée, refusait de la quitter totalement.

Pourtant tout allait bien, pourtant la voiture s'était arrêtée à temps. Cindy n'avait rien. Elle était à présent en train de danser en collants blancs, et bientôt elle serait sur les podiums, sa beauté irradiant sous les projecteurs et éblouissant les jurés.

Norma s'empara de son téléphone portable et composa le numéro de Graham, son fils aîné. Elle tomba sur le répondeur et lui dit qu'elle aimerait qu'il reste à la maison cette nuit. Graham passait quasi toutes ses soirées chez sa petite amie, qui habitait dans le centre d'Emporia. C'était de son âge, bien entendu, mais elle ne pouvait s'empêcher de regretter le temps où il lui appartenait totalement.

Une musique se fit entendre au loin, qu'elle reconnut aussitôt. Elle vit avec stupeur le même camion de glaces que dans Commercial Street rouler le long du lac et se garer au niveau d'une cabine téléphonique. Sur le trottoir opposé de l'immeuble où se trouvait Cindy.

La coïncidence lui parut absurde. Pourquoi était-il venu jusque-là ? Les avait-il suivies ? Et dans quel but ? Le camion

resterait-il jusqu'à ce que Cindy sorte de son cours et traverse à nouveau la rue pour le rejoindre ?

Mais c'était sûrement un autre véhicule. Peut-être y en avait-il plusieurs qui sillonnaient les rues d'Emporia.

D'où elle se trouvait, Norma n'arrivait pas à voir à quoi ressemblait l'homme à l'intérieur, mais elle n'avait, en y repensant, pas fait attention à son visage la première fois.

Et de toute façon l'incident était de sa faute à elle.

Intriguée, elle se leva et marcha dans sa direction. Des enfants commençaient à se diriger vers le camion. Le vendeur avait une petite soixantaine d'années et portait des lunettes en écaille. Norma s'en voulut d'avoir imaginé de telles âneries. Pensant que c'était une cliente, il lui demanda quel parfum elle désirait et, prise au dépourvu, elle commanda un cornet à la vanille. Il le lui tendit en la remerciant et elle pensa à la tête que Cindy ferait si elle la voyait, ce qui la fit pouffer de rire. Son cornet à la main, elle partit s'asseoir sur le muret qui entourait le lac. Cela faisait des années qu'elle n'avait pas mangé de glace, elle en aurait presque oublié à quel point cela pouvait être bon.

Elle la dégusta et jeta ce qui restait du cornet dans une poubelle.

Et, alors que le goût du sucre n'était déjà plus qu'un souvenir sur son palais, à nouveau l'angoisse la gagna. Norma ferma les yeux et respira lentement pour la chasser.

Quand sa fille sortit enfin de l'immeuble avec ses camarades, cygne égaré dans une mare aux canards, toutes ses peurs fondirent comme neige au soleil à la simple vision de son visage radieux.

Son visage qui lui souriait.

HAYLEY

Après de nombreuses sonneries, Olivia répondit enfin.

Se bouchant l'oreille gauche à cause des camions qui passaient derrière elle, Hayley tenta de lui expliquer où elle se trouvait, qu'elle n'était pas joignable sur son téléphone portable, et qu'elle serait chez elle dans le milieu de l'après-midi. Sa tante lui fit promettre d'être vigilante, cette route étant un vrai terrain de jeu pour les chauffards. Hayley la rassura en lui disant qu'elle ferait attention, puis elle raccrocha, sortit de la cabine téléphonique et entra dans le *diner* situé dix mètres plus loin.

Elle s'installa à une table dans le fond, derrière de larges fenêtres qui donnaient sur le parking et d'où elle pouvait surveiller sa voiture. À côté d'elle, un homme assez âgé dégustait une grosse pièce de bœuf avec de désagréables bruits de bouche.

Une serveuse vint prendre sa commande. Habillée d'un costume rose, elle était assez petite et avait un visage hélas bien trop maquillé. Hayley détailla la carte des menus, où

rien ne lui semblait particulièrement appétissant, et choisit sans enthousiasme une Cobb Salad et un Coca light.

Il était presque midi. Elle s'accorda une demi-heure pour manger, ne voulant pas arriver trop tard à St. Joseph, afin de profiter un minimum du magnifique jardin de sa tante. Dès le lendemain, elle n'en aurait plus vraiment l'occasion si elle suivait son programme à la lettre. Elle se devrait d'être aussi sérieuse et concentrée sur son objectif que sa mère lui avait appris à l'être. Et cela lui permettrait de ne penser à rien d'autre. Et surtout pas à Neil.

Sa tante avait eu une voix assez étrange au téléphone, mais elle avait toujours été une femme un peu perturbée, son père ne s'était jamais gêné pour le lui rappeler. Hayley n'avait cependant que de bons souvenirs d'elle. Olivia était la sœur aînée de sa mère, toutes deux avaient été très proches, et, après sa mort, elle était souvent venue s'occuper d'elle quand son père s'absentait plusieurs jours pour son travail.

La serveuse lui apporta rapidement sa salade, qui devait traîner toute faite dans un réfrigérateur, et dont à peu près tous les ingrédients avaient la consistance du plastique. Elle devait avoir le même âge qu'elle, un visage un peu trop long mais aux traits fins. Elle aurait pu être vraiment jolie si elle s'était arrangée un peu. La jeune femme lui souhaita un bon appétit et Hayley la suivit du regard pendant qu'elle se rendait dans une arrière-salle où un cuisinier noir faisait griller des morceaux de viande, dégageant une fumée qui, par la porte entrouverte, se répandait dans tout le *diner*.

Elle attaqua sa première bouchée quand une femme et ses deux fils entrèrent en faisant tinter la porte, tous trois

obèses. Le plus jeune des garçons, un blondinet aux cheveux coupés en brosse, donna une tape sur la tête de son frère, le même modèle avec deux ans de plus, et celui-ci la lui rendit si fort qu'il manqua tomber par terre. Leur mère resta impassible, comme si elle avait depuis longtemps abandonné le combat. Ce genre de personnes faisait horreur à Hayley. Elle n'arrivait pas à comprendre comment on pouvait autant se négliger, elle qui avait suivi un régime draconien, elle qui vivait dans un monde où, si on n'avait pas un certain physique, on n'était plus rien, du moins aux yeux de ceux qui comptaient vraiment.

Ils s'assirent à quelques tables d'elle. La mère passa commande et une autre serveuse leur apporta trois hamburgers et des monceaux de frites. Hayley les observa avec l'impression que chaque bouchée de sa salade était souillée de leur graisse. Sa propre mère avait toujours scrupuleusement surveillé leur alimentation, et même si son père était bien moins strict à ce sujet, Hayley faisait constamment attention à ne pas manger n'importe quoi. Quand elle faisait trop d'excès, sa mauvaise conscience la poussait parfois à aller se vider l'estomac dans les toilettes.

Une voiture de police se gara à une trentaine de mètres de là, au niveau d'un entrepôt situé de l'autre côté d'un terrain vague. Un policier fit claquer la portière et se dirigea vers la porte de l'entrepôt en parlant dans un talkie-walkie.

Hayley s'attendait à entendre des coups de feu, à voir des malfrats s'enfuir, le flic à leurs trousses.

Dans le fond du *diner*, un homme au crâne dégarni mit une pièce dans un vieux juke-box et on entendit résonner un morceau des Rolling Stones. L'homme retourna sur sa

banquette en souriant, enivré par la musique, et continua à en chanter les paroles en engloutissant son bagel.

Hayley fit un signe à la serveuse qui se tenait derrière le comptoir et lui commanda un peu de café. La jeune femme vint à sa table et lui en versa dans une tasse ébréchée.

– C'est la première fois que je vous vois ici, non ? demanda-t-elle en se redressant.

– Je suis juste de passage, je me rends dans le Missouri. Vous-même, vous habitez dans le coin ?

– Oui, à El Dorado. Je suis de Kansas City à l'origine, mais j'ai trouvé ce boulot ici, il y a presque quatre ans.

Hayley ne sut quoi répondre, la plaignant de toute son âme. La serveuse, qui s'appelait Camilla, essuya la table avec un chiffon, puis elle prit son assiette et retourna derrière le comptoir.

Hayley fit machinalement le geste de chercher son téléphone portable dans son sac à main. Qu'est-ce qui lui avait pris de le jeter dans cette piscine ? Elle avait agi sans réfléchir, elle se détestait quand elle se comportait de la sorte.

Ne plus avoir son téléphone sur elle ne l'empêchait pas de penser à Neil. Bien au contraire. Lindsay avait raison. Elle ne pourrait plus savoir s'il avait essayé de la joindre ou non, s'il s'en voulait ou s'il n'en avait tout simplement plus rien à faire d'elle.

Elle aurait dû réagir autrement quand elle les avait surpris dans cette chambre. Pas s'enfuir pour se réfugier dans les toilettes, mais les affronter tous les deux.

Attraper cette traînée par les cheveux et lui frapper la tête contre les murs. Et pour lui, attendre qu'il se mette à genoux et la supplie devant tout le monde de lui pardonner.

Et alors, le larguer en beauté.

Elle n'était pas fautive dans cette histoire. Ce n'était pas elle qui devait avoir honte, ce n'était pas elle qui devait se cacher du regard des autres.

Hayley se calma en se disant que ce n'était plus son problème et qu'elle allait passer une semaine capitale pour son entraînement. Elle avait une sacrée chance de pouvoir rencontrer un joueur de la trempe de George Kingsbury. Sa mère lui en avait parlé autrefois, elle l'admirait énormément. On ne pouvait rêver meilleur coach pour cette dernière ligne droite.

Quand son attention se porta à nouveau sur sa voiture, elle remarqua qu'un jeune homme portant une casquette du même rouge que la carrosserie se trouvait près de la portière avant et regardait à l'intérieur. De là où elle se trouvait, Hayley eut l'impression qu'il essayait de l'ouvrir. Elle se leva d'un bond et courut vers l'entrée, manquant de se cogner contre un homme vêtu d'une chemise à carreaux et qui entraînait dans le *diner*.

Hayley s'excusa et vit avec soulagement que le jeune homme s'était éloigné de sa voiture.

Un énorme camion passa sur la route, si près qu'il fit trembler les vitres. On entendait au loin quelqu'un parler dans un transistor. De l'autre côté du parking, la voiture de police était toujours garée près de l'entrepôt, dont la porte mal fermée claquait à cause du vent.

Hayley retourna à sa table et finit son café.

Puis elle se leva et régla l'addition.

Le jeune homme se tenait adossé à un poteau électrique quand elle sortit de l'établissement. Il fumait une cigarette

en la regardant avec insistance. Elle le fixa à son tour, jusqu'à ce qu'il détourne les yeux.

Elle était très forte à ce jeu-là.

Après avoir attendu que deux camions passent devant elle, elle démarra et quitta l'aire de repos.

Olivia lui avait dit la veille que sa fille Milly les rejoindrait peut-être. Milly avait deux ans de plus que Hayley, et elles s'étaient souvent amusées ensemble quand elles étaient petites filles. Milly s'était mariée l'année passée avec un ophtalmologue de dix ans son aîné et vivait dans le centre de Kansas City. Elle attendait son premier enfant, ce qui avait choqué Hayley quand elle l'avait appris. À peine dix-neuf ans, déjà mariée et enceinte. Cela faisait des lustres qu'elles ne s'étaient pas revues, et Hayley ne savait pas si elles pourraient avoir cette même complicité, elles qui avaient toutes deux pris des chemins si différents. En tout cas, elle se sentirait un peu moins seule à ses côtés. Olivia était une femme adorable mais terriblement ennuyeuse, passant ses journées à lire et à faire de la tapisserie, et n'ayant connu aucune relation depuis son divorce, huit ans auparavant.

Hayley se souvint qu'elle avait promis à son père de l'appeler avant de partir. Elle n'avait pas pensé qu'il pourrait essayer de la joindre dans l'après-midi et s'inquiéter de tomber systématiquement sur le répondeur.

Il lui avait offert cette voiture hors de prix, lui avait permis de rouler avec sur une longue distance, mais elle se doutait bien qu'il devait à l'instant même ne penser qu'à cela, et ce jusqu'à ce qu'elle le rassure, une fois arrivée à destination. Bien évidemment qu'il s'inquiétait de voir sa

filles uniques prendre la route. Comment aurait-il pu en être autrement ?

Hayley se rappelait en détail ce soir où, cinq ans auparavant, des policiers s'étaient présentés à la porte de leur appartement. Elle était assise en pyjama devant la télévision qui passait un Tex Avery et avait vu, petite fille trop curieuse, son père se briser en deux dans le couloir de l'entrée, et, comme s'il avait d'un coup oublié sa présence, pousser un hurlement qu'elle n'aurait jamais imaginé pouvoir sortir de sa gorge.

Sa mère revenait d'un entretien à Oklahoma City qui s'était éternisé. Il pleuvait à verse en ce mois de novembre, mais elle avait refusé de passer la nuit dans un motel. La dernière fois que son père l'avait eue au téléphone, il lui avait demandé d'être prudente au volant, de ne pas prendre de risque inutile. Hayley, par la suite, n'avait jamais réussi à se remémorer leurs dernières paroles échangées, le dernier regard qu'elle lui avait lancé avant de passer, ce matin-là, le pas de leur porte.

Tout en gardant les yeux braqués sur la route, Hayley chercha ses lunettes de soleil dans son sac et les mit sur son nez, comme pour empêcher le soleil de faire briller les larmes qui commençaient à perler aux coins de ses yeux.